

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque fait à Bade, Rastadt et Karlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

[Text]

[urn:nbn:de:bsz:31-301015](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-301015)

Bade.

Chapitre 22.

Retour de la Favorite -
Duel - Bal - Spectacle.

~~~~~

Cependant le Soleil descendait avec rapidité  
vers les terres. Il ne nous restait que peu d'instants à  
jouir encore de sa lumière et nous sommes à  
deux heures de Bade. Nous renoncions donc,  
quoiqu'à regret, à voir le soleil, nous mettons en  
voiture et partons.

Sorti du parc, un spectacle ravissant se présente  
à nos yeux,

... l'astre du monde, en achevant son cours,  
Jette languissamment, les têtes d'un beau jour.  
Le Soleil lance ses derniers feux sur les montagnes et

peignaient d'une teinte d'acier, leur éclatante masse, toute  
 apparence de verdure avait complètement disparu; c'était  
 des monts d'or, avec toute l'exacritude du métal. Une  
 transformation subite avait eu lieu, un autre monde  
 semblait nous apparaître. Ce n'était plus la terre, c'était  
 l'habitation ravissante des dieux, telle qu'une imagination  
 poétique peut la peindre. Je n'avais jamais été témoin  
 d'une scène aussi resplendissante de la nature. J'étais  
 d'instinct d'admiration. Mais peu à peu l'ombre du soir  
 remonte du pied des coteaux vers leurs sommets, qu'elle  
 envahit; adieu le séjour des dieux, un voile sombre  
 remplace la robe dorée des montagnes; toute illusion  
 disparaît, nous quittons l'empyrée, nous sommes sur la terre.

Nous arrivons à Basse, à l'heure,

où du dîner la cloche nous appelle,  
 Son tintement se prolonge et s'ensuivit,  
 Du fond des cours, du salon, du jardin,  
 Chaque convive au rendez-vous fidèle,  
 Se précipite et s'assied au festin.

chacun raconte les événements du jour, et s'écrit, en  
 jasant de mémoires et de vers. Mais une présomp-  
 tion s'agite quelquefois, l'on s'ingult. . . .  
 Un Anglais, un Belge, une indulte, un Russe . . .  
 ce mot circule d'un air mystérieux, éveillent  
 la curiosité des uns, troublent l'esprit des autres.  
 Une jeune et jolie fille d'Albion, paraît être plus  
 que tout autre dans une vive anxiété. Et ce un frère,  
 et ce un amant qui jouit ainsi du bonheur de faire  
 aimer palpiter ce jeune cœur? . . . ce n'était pas un  
 frère. . . . Rassure-toi, naïve et aimable enfant; nous  
 ne sommes plus au temps où le sang seul pouvait  
 réparer l'équivoque d'un mot. Nous ne sommes plus  
 aussi barbares; nous écoutons, aujourd'hui, la voix de  
 la raison, et finissons par vider nos querelles en vuidant  
 nos terres. Mais, quelque fois encore les angoisses  
 sont dures, et peut-être tenir les paupières suspendues  
 et attirer l'écart de tes beaux yeux. Car, ce n'est  
 point à Basse, c'est loin de ce lieu, sous un ciel

étranger que doit de faire le renouvellement, qui rendra le  
 calme à tous cœurs agités et la gaieté à ton esprit troublé.  
 Baise Sijoux des plaisirs, repousse tout ce qui lui fait  
 contraste. Il ne veut pas qu'on le trouble par l'image de la  
 guerre. Bailleurs assemblage incohérent et souvent peu  
 harmonieux de gens de toutes nations, qui viennent des  
 quatre parties de l'Europe, avec leurs pains, leurs rivalités,  
 leurs jalousies nationales, peu de chose suffirait souvent  
 pour jeter le désordre parmi eux, et transformer en scène  
 sanglante, le théâtre de leurs plaisirs pacifiques. Aussi une  
 police sévère veut-elle maintenir chacun dans une  
 discrétion convenable. Une active sollicitude et sans cesse  
 exercée pour prévenir toute espèce de perturbation, la  
 plus petite qu'elle amène. De suite l'expulsion des  
 perturbateurs.

Plus deux champions avoient été à Strasbourg  
 dans l'intention d'y terminer leur différend par le fer ou  
 par le feu, et de s'en rapporter au jugement de Dieu, si  
 le jugement des hommes venait à leur faillir. Grand

était leur courage, plus grande encore était leur haine.  
 Cependant tout cela tomba à l'aspect des combats, la  
 raison se fit jour à travers les armes, et une réconciliation  
 ramena bientôt les deux fers ennemis à Bade. Mais, M<sup>r</sup>  
 Chéobald grand bailli du lieu, qui tient sans cesser  
<sup>l'œil</sup> ouvert de sa vigilance, n'avait ignoré, ni les querelles, ni  
 les suites, et en rentrant sans leurs loges, nos deux  
 braves trouvèrent un ordre cachette de quitter Bade dans  
 la vingt quatre heures, signé Thobard. Nous allés  
 angaises, il fallut s'éloigner de celle qui venait de  
 servir si fidèlement le secret de son cœur, car  
 celui qui était l'objet d'une si tendre sollicitude,  
 jusqu' alors, dit-on, avait ignoré son bonheur. Ce fut  
 une bien cruelle séparation; rien ne put abouir la  
 sévère du terrible bailli, et le temps présent écoulé,  
 il fallut partir. Mais bientôt les deux amants se  
 retrouvèrent, et j'ai appris qu'un heureux hyménée  
 avait uni deux cœurs dont la mayas de Bade avait  
 vu les angaises et reçu les serments.

Cette civilité qui ne connaît point l'indulgence, a une heureuse influence sur les caractères et les habitudes des habitans de Prusse en général et particulièrement sur les indigènes allemands. Toujours en crainte de froisser les étrangers, ils sont, malgré la gravité de leur personne, la froideur de leur abord, d'une politesse exquise, d'une retenue parfaite, d'une obligeance et d'un gracieux on ne peut pas plus engageants. La civilisation allemande ne tient pas comme la nôtre, à répandre ce charme de légèreté qui est gâtée en province, et nous distingue de tous les autres peuples, mais qui trop souvent dégénère en étourderie et amène des désordres dans la société. Elle a établi chez les allemands cette régularité d'action, cet ordre dans les choses, cette civilité dans les moeurs, cette gravité, cette prudence dans les pensées qui font que tout marche sans froissement, que tout arrive sans obstacle, qui fait enfin que tout est bien.

C'estoit grand bal à la conversation. (Paris.)

Dans cette belle Salle toute resplandissante de l'éclat des  
 glaces, des sources et des flots de lumières qu'y versent  
 des immenses lustres. On lève involontairement à Paris,  
 les yeux remarqués parmi les dames qui ornent la  
 parterre de la Salle. Tout le monde paraît dans  
 l'attente à chaque mouvement de la porte d'entrée, des  
 regards enjoints se portent sur les nouveaux arrivans.  
 L'un paraît un couple simple, modeste, gracieux; C'est  
 le prince Henri-Frédéric-Charles, second fils du  
 roi de Suède, et la femme fille du roi de Hollande.  
 Cette jeune princesse sans être une beauté, a dans  
 tout son extérieur un charme indéfinissable. Sa  
 blonde chevelure, les yeux enflammés de sa voix, son  
 regard touchant, son teint éblouissant, sa taille élégante,  
 ses mouvemens nobles et gracieux, son accueil  
 bienveillant, tout en elle plaît et captive. Son mari,  
 homme de trente-quatre ans environ, est grand, bien  
 fait, parle avec la persuasion un caractère de franchise  
 sans ruse, de bonté sans faiblesse, quoique blond,



il se rapprocherait plus du type français que du type  
allemand.

Sièment les présentations, Anglais, Russes, Allemands  
s'empresse à venir saluer leurs collègues prussiens.  
Mais, moi qui ne <sup>me</sup> mêle point à ces excursions de  
courtoisie, j'observe avec un certain orgueil  
national, que les saluts, les compliments, les entretiens  
se font tout en français, dans cette langue, qui devait  
être l'unique au monde, pour ceux, du moins, qui  
aiment les douceurs de la conversation et les causeries  
intimes.

Le salon était au grand complet, toutes les  
notabilités des bains y figuraient. On y respirait  
un parfum de bonne compagnie. J'ai vu là une nièce  
de Napoléon, une fille de ce Lucien Bonaparte,  
Républicain à Paris, prince à Rome, et l'une  
des mille contradictions de notre révolution. Elle est  
belle encore, et porte, bien caractérisée, l'empreinte du  
traité de la famille.

Des femmes brillantes de grâce, de beauté,  
Et de grâces, plus belles encor que la beauté.

(Les fontaines)

mais j'y vois à regret nos françaises vaincues en  
beauté par leurs rivales les Anglaises. Commençant  
les danses, c'est alors que les françaises prennent sur  
les filles d'Albion, une facile revanche, et si elles  
sont vaincues en beauté, elles l'emportent de  
beaucoup en grâce. Sur leurs danses, la valde, le  
galop animent leur à leur cette population débilitée  
de plaisir. Il n'est pas jusqu'à la vieille anglaise  
de si vicieuse mémoire qui agite sa carcasse bombante  
croquant ainsi comme le change à son jeune mari,  
sur des vaines amies, sur leurs époux, sur tout  
immortel. ah, que c'est beau la jeunesse!

Basel a un théâtre situé dans le bâtiment  
de conversation. la salle est petite et fort négligée. On  
n'y voit ni ce dessous, ni ces peintures dont on a  
orné les autres salles. Une seule uniforme grille

relève par quelques filets blancs, recouvre les loges et le rideau  
n'est qu'une simple toile verte. Au reste le théâtre à Paris  
est très peu décoré. Qu'est-ce en effet que le spectacle d'un  
homme pris de celui de la nature dans ces heureux pays.

Un jour on annonce une représentation de Freyschutz,  
qu'en France on nous a fait connaître sous le titre  
de Robin-des-bois, ce chef-d'œuvre de Weber, qui a  
commencé avec tant d'éclat ce genre de musique à  
grande instrumentation, poussé si loin par le grand  
Maestro Meyerbeer.

Les Allemands dans leur littérature comme  
dans leurs arts, cherchent plutôt à remuer profondément  
l'âme qu'à émouvoir le cœur. Leurs pièces ne sont  
en général remplies que d'apparitions, d'ombres, de  
spectres, de diables, de toute cette fantasmagorie magique  
qui faisait autrefois les croyances de leurs pères et de  
leur sol. C'est Don Juan et son commentateur, c'est  
Faust et son Méphistophélès, c'est Robert et son

Bertram, pièce française, mais tout à fait allemande par le genre, et écrite pour un compositeur allemand; c'est enfin Freyschutz et son grand chasseur. Les compositeurs allemands s'attachent en général à rendre par la musique tout l'effet des paroles du poète. Je ne connais, par exemple, aucune musique mieux adaptée aux situations et aux pensées que celle de Robert. Cette musique si expressive, a une puissance d'action, lorsqu'elle est bien sentie, qui va chercher les sensations jusque dans les derniers replis de l'âme. Mais elle a besoin d'étude pour être bien saisie; et ce n'est jamais à la première fois qu'elle se comprend. Dans la musique italienne, il y a plus d'esprit, plus de grâce, mais moins de profondeur; plus de charme, mais moins de science; celle-ci est plus poétique, l'autre plus philosophique; c'est aussi la différence des deux nations, même des deux pays. L'Italie sous un ciel brûlant bouillonne sans son enthousiasme;

L'Allemand sous un climat sévère, s'enthousiasme à froid. Rien de lui n'est spontané; il a tout réfléchi tout calculé; il agit moins d'inspiration que d'étude.

Dans cette manière d'exercer les arts et la pensée, l'écrit disparaît, l'art seul se fait sentir. Il diversifie, nuance, et varie la même pensée, souvent avec éclat, et parvient à des effets que l'imagination n'eût pas seule fait naître.

J'allai donc voir Freyschutz. L'orchestre me para parfait quoique peu nombreux. C'est que le talent de l'instrumentation est une spécialité des Allemands. Il tient à leur nature persévérante et patiente. Ses acteurs étoient bons, les voix étoient belles et je pus jouir dans toute sa pureté native et son originalité nationale de ce chef-d'œuvre que la traduction française ne nous fait connaître qu'imparfaitement. Ses décorations n'avoient rien de disparates, la mise en scène n'étoit pas trop négligée. Mais c'est avec profusion que dans la scène des apparitions

L'on avoit multiplié les effets de terreur et de magie. Les éclairs, les tonnerres, les chaînes, les flammes, tous les animaux immenses, tout le sabat rétablissant des instruments de cuisines, il sembloit que l'enfer tout entier sortoit des entrailles, surgissoit de planches, descendait du plafond, s'élançoit de l'orchestre. Je n'ai jamais entendu un tel vacarme, c'étoit à se boucher les oreilles. Voilà le genre allemand dans tout ce qu'il a de plus national.

Ici, comme l'on voit, l'amis de la nature, des vieux souvenirs, des jeux et des plaisirs trouve l'ample moyen de satisfaire son goût. N'en est-il chez lui, sans en de ces vingt-trois hôtels qui s'offrent au voyageur et dont plusieurs, tels que ceux d'Angleterre, d'Europe, de Russie, de France, de Bade, de l'empereur sur nos plus beaux hôtels de Saint, il y trouve le confort le mieux soigné et le plus élégant. La plupart renferment des bains de ca y reçoit partout les soins les plus empressés d'un